Laura Bellini



Deux billets sans promesses

Entre deux cartes, il doit bien y avoir une place pour nous

Deux billets sans promesses

Entre deux cartes, il doit bien y avoir une place pour nous

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901472

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - La ville n'appartient à personne 11
Chapitre 2 - Des limites tracées au crayon 23
Chapitre 3 - Ce que les plans ne montrent pas 37
Chapitre 4 - Ces choses qu'on n'inscrit pas dans un agenda 49
Chapitre 5 - Le droit de dire non 64
Chapitre 6 - L'espace entre nous 78
Chapitre 7 - Une distance qui n'existait pas encore 92
Chapitre 8 - Parmi les inconnus, nous devenons nous-mêmes 105
Chapitre 9 - Le prix d'un seul pas 117
Chapitre 10 - Tout ce que nous ne nous étions pas promis 129
Chapitre 11 - Un matin sans réponses toutes faites 142
Chapitre 12 - Deux directions 154
Chapitre 13 - Les limites de la responsabilité 167
Chapitre 14 - Ce que nous ne voulons pas perdre 179
Chapitre 15 - Le prix de rester 190
Chapitre 16 - Le silence entre deux villes 202
Chapitre 17 - La carte de mes propres décisions 213
Chapitre 18 - Un accord sans sacrifices 224
Chapitre 19 - Deux billets dans des directions opposées 236
Chapitre 20 - Une place pour nous 249

INTRO

Le premier soir de mon séjour à Lisbonne, j'ai acheté deux tickets de tramway, alors que depuis trois ans, je voyageais toujours seule.

Ce n'était ni un geste romantique ni le pressentiment que ma vie était sur le point de basculer. Simplement, le distributeur de l'arrêt avait encaissé mon paiement deux fois, et je n'avais aucune envie de me disputer avec une machine qui, manifestement, savait mieux que moi combien de passagers devaient prendre part à ce voyage.

J'ai glissé les tickets dans la poche de mon blazer en lin et levé les yeux vers les fenêtres illuminées des immeubles. Lisbonne sentait la pierre chauffée par le soleil, le café et l'air salé venu du Tage. Les derniers rayons du jour s'attardaient sur les façades, révélant des couleurs que je n'aurais su reproduire sur aucune photographie. Pendant quelques instants, je suis restée immobile, m'accordant un luxe dont j'avais presque oublié le goût ces derniers mois : je n'avais nulle part où courir.

J'avais trente-huit ans, une valise beaucoup trop lourde pour les ruelles pavées et six semaines devant moi pour prouver que j'étais capable de concevoir une exposition sans me soucier des attentes des autres.

Cette résidence curatoriale à Lisbonne devait représenter bien davantage qu'une reconnaissance professionnelle. Je travaillais sur un projet consacré à la mémoire des villes, à leurs passages secrets et à ces lieux qui disparaissaient des cartes plus vite que des souvenirs de leurs habitants. Varsovie m'avait appris à mettre de l'ordre dans les histoires

des autres. Le Portugal devait m'offrir l'espace nécessaire pour raconter enfin la mienne.

Sur mon téléphone m'attendait un e-mail non lu d'Helena Carvalho, directrice de la Fundação Horizonte. Nous avions déjà discuté à deux reprises de la possibilité que j'occupe un poste permanent au sein de la fondation. Aucune offre officielle n'avait encore été formulée, mais cette simple invitation à poursuivre nos échanges semblait entrouvrir une porte devant laquelle je patientais depuis longtemps.

J'ai ouvert le message.

Lidia, nous serions ravis de discuter de tes projets après la fin de ta résidence. Serais-tu disponible jeudi prochain ?

J'ai souri à mon écran. Jeudi. Un jour précis, une heure à convenir, aucune grande déclaration. C'était exactement ainsi que j'aimais prendre mes décisions. D'abord les faits, ensuite les émotions, à supposer que ces dernières soient vraiment nécessaires.

— Excusez-moi, est-ce que ce tramway va jusqu'à Graça ?

J'ai levé les yeux.

L'homme qui se tenait près de moi avait les cheveux sombres, avec les premières mèches grises aux tempes, et les manches retroussées d'une chemise claire. Il tenait un plan de la ville en papier dans une main et un petit sac de voyage dans l'autre. Il m'avait posé sa question en polonais, mais pas parce qu'il avait deviné que nous venions du même pays.

Il m'avait reconnue.

Pendant un instant, je n'ai pas réussi à prononcer son prénom.

— Stefan ?

Il a souri lentement, comme un homme qui avait anticipé ma surprise sans savoir si elle serait bien accueillie.

— Lidia Ostrowska. Tu as toujours cet air de vouloir corriger la légende mal rédigée d'un tableau.

— Et toi, tu commences toujours les conversations en provoquant les gens.

— C'était une question sur le tramway.

— Dans ce cas, non. Celui-ci part dans la direction opposée.

Il a regardé le panneau de l'arrêt, puis son propre plan.

— J'ai donc bien fait de demander.

Je n'avais pas vu Stefan Wilga depuis sept ans. Notre dernière rencontre remontait à une conférence à Cracovie, où nous nous étions disputés au sujet du réaménagement d'un petit jardin public. Je défendais sa composition historique, tandis qu'il soutenait qu'une ville ne pouvait pas devenir le musée de son propre passé. Notre débat avait duré près d'une heure, puis nous avions passé deux heures supplémentaires autour d'un verre de vin, à parler de tout sauf de ce jardin.

Ce dont je me souvenais surtout, c'était sa manière d'écouter. Il ne m'interrompait jamais lorsque je disais quelque chose d'important. Il me regardait avec une telle attention que j'avais l'impression de ne commencer à comprendre mes propres arguments qu'au moment où je les formulais.

Ce soir-là, il avait failli m'embrasser. Ou peut-être était-ce moi qui avais failli l'embrasser. Nous n'avions jamais éclairci ce détail.

— Qu'est-ce que tu fais à Lisbonne ? ai-je demandé.

— Je travaille. Sur un projet de réhabilitation des espaces autour d'un ancien complexe industriel. Une fondation m'a invité comme consultant.

Il a prononcé un nom que je ne risquais pas de confondre avec un autre.

Fundação Horizonte.

— Tu plaisantes, j'espère.

— J'ai bien peur de ne pas avoir autant d'humour.

J'ai sorti mon téléphone et ouvert le calendrier de ma résidence. Le nom du consultant extérieur figurait dans une mise à jour envoyée la veille, que je n'avais pas encore pris le temps de lire attentivement.

Stefan Wilga. Architecte paysagiste.

J'ai éprouvé une vive irritation contre moi-même. Je vérifiais toujours les documents. Je savais toujours avec qui j'allais travailler. Du moins, c'étaient les règles auxquelles obéissait la vie que j'avais si soigneusement organisée.

— Nous allons donc travailler ensemble, ai-je constaté.

— On dirait bien.

— J'espère que, cette fois, tu n'essaieras pas de planter des arbres au milieu de mon exposition.

Il a laissé échapper un petit rire.

— Ça dépend. Tu comptes encore enfermer l'histoire d'une ville derrière des vitrines ?

J'aurais dû répliquer immédiatement. Je connaissais bien ce genre de joutes verbales et j'en sortais généralement victorieuse. Mais cette fois, j'ai remarqué quelque chose qui m'avait échappé sept ans auparavant : une fatigue

dissimulée dans le calme de ses gestes, une légère tension autour de sa bouche. Stefan paraissait plus mûr, moins insouciant. Comme si la vie lui avait appris qu'on ne pouvait pas réaménager chaque espace conformément aux premiers plans.

Le tramway est arrivé. Une vieille voiture jaune s'est immobilisée dans un grincement métallique, et ses portes se sont ouvertes juste devant nous.

— C'est le tien ? a-t-il demandé.

— Oui. Je rentre à mon appartement.

— Alors je ne vais pas te retenir.

Il a fait un pas en arrière pour me laisser passer. Ce petit geste m'a surprise davantage que nos retrouvailles elles-mêmes. Il ne cherchait pas à prolonger la conversation ni à m'arracher cinq minutes supplémentaires. Il me laissait partir.

J'ai plongé la main dans ma poche et retrouvé les deux tickets.

— Stefan ?

Il s'est retourné.

— En fait, j'en ai un en trop.

J'ai sorti le petit rectangle de papier. Il l'a regardé, puis a reporté les yeux sur moi.

— Tu me proposes de faire un bout de chemin ensemble ?

— Je te propose un trajet en tramway. N'y vois pas plus que ça.

— Je vais essayer. Même si j'ai toujours eu du mal à ne pas chercher un sens caché à ce que tu fais.

Nous sommes montés. Je me suis installée près de la fenêtre, et il s'est assis à côté de moi en laissant un petit espace entre nous. L'air tiède entrait par la fenêtre ouverte, apportant une odeur de châtaignes grillées et des bribes de conversations lointaines. Le tramway gravissait lentement une rue étroite, frôlant des balcons si proches qu'on aurait presque pu toucher le linge qui y séchait.

— Tu restes combien de temps ? ai-je demandé.

— Quelques semaines. Ensuite, je rentre en Pologne.

Il avait répondu sans la moindre hésitation. Comme si sa date de retour était aussi évidente que l'adresse imprimée sur son billet.

— Et toi ? s'est-il enquis.

J'ai regardé les immeubles défiler derrière la vitre.

— Je ne sais pas encore.

Ce n'était pas toute la vérité. Je ne lui avais parlé ni de mon entretien avec Helena ni du fait que, pour la première fois depuis des années, j'envisageais de m'installer quelque part durablement. Je ne me sentais pas obligée de justifier mes projets auprès d'un homme que je venais tout juste de retrouver.

Pourtant, sa présence donnait soudain à mes réponses soigneusement préparées un caractère étrangement incomplet.

Le tramway a freiné brusquement dans un virage. Stefan a posé une main sur le dossier du siège devant moi pour m'éviter de heurter la barre métallique avec mon épaule. Il ne m'a pas touchée. Dès que la voiture a retrouvé son équilibre, il a tranquillement retiré sa main.

— Ça me fait plaisir de te revoir, Lidia, a-t-il dit.

J'ai tourné la tête vers lui. Sa voix ne contenait aucune trace de cette ironie derrière laquelle il aurait pu dissimuler la portée de ses paroles.

— Moi aussi, Stefan.

Pendant un moment, nous nous sommes regardés sans nous presser. Derrière la fenêtre, Lisbonne défilait dans une lumière dorée, et je savais déjà que je pouvais descendre au prochain arrêt et reprendre le cours du programme que j'avais apporté avec moi.

Je ne l'ai pas fait.

— Tu te souviens de cette soirée à Cracovie ? a-t-il demandé.

— Je m'en souviens.

— Je me suis parfois demandé ce qui se serait passé si j'étais resté un peu plus longtemps.

Il n'a pas détourné les yeux. Il n'a pas non plus cherché à transformer cet aveu en plaisanterie.

Le fleuve est apparu derrière la fenêtre. Les derniers rayons du jour se reflétaient sur l'eau, la morcelant en milliers d'éclats scintillants.

J'avais devant moi six semaines de travail, une proposition susceptible de changer mon avenir et un homme qui venait de me rappeler une question restée sans réponse sept ans plus tôt.

— Stefan, ai-je murmuré. Et si, cette fois, tu restais assez longtemps pour que nous soyons obligés de découvrir la réponse ?

Chapitre 1 - La ville n'appartient à personne

Le lendemain matin, je me suis réveillée six minutes avant la sonnerie de mon réveil, persuadée que quelqu'un frappait à la porte.

Je suis restée immobile quelques instants, tendant l'oreille. Par la fenêtre ouverte me parvenaient des bruits de vaisselle venant du café du rez-de-chaussée et, un peu plus loin, le raclement de chaises métalliques sur le trottoir de pierre. Personne ne frappait. Il n'y avait que cette ville étrangère qui commençait lentement à imposer son propre rythme à mon existence provisoire.

Mon blazer en lin de la veille était posé sur une chaise. Je l'ai contemplé plus longtemps qu'il n'aurait été raisonnable. Je me souvenais du dernier regard de Stefan lorsque nous étions descendus du tramway, ainsi que de la réponse qu'il n'avait pas donnée immédiatement à ma question provocatrice.

— Je n'aimerais pas repartir une nouvelle fois avant d'avoir découvert quelque chose d'important, avait-il fini par dire.

Puis il m'avait souhaité bonne nuit.

Il ne m'avait pas demandé mon numéro de téléphone, même si nous avions déjà échangé nos adresses électroniques professionnelles. Il ne m'avait pas proposé de prendre un café le lendemain. Il était simplement parti en direction de son hôtel, me laissant avec cette désagréable certitude : j'aurais aimé le retenir quelques minutes de plus.

Je me suis levée et j'ai préparé du café dans la petite cuisine. L'appartement loué par la fondation était lumineux, rempli de plantes et de livres dans trois langues différentes. Depuis le balcon, j'apercevais un morceau du fleuve et les toits sur lesquels la lumière du matin s'étalait comme une fine couche de miel.

J'ai ouvert mon ordinateur portable. Mon programme pour les six semaines à venir comprenait vingt-trois réunions, quatre visites de terrain, la préparation d'une exposition et une présentation finale devant le conseil d'administration de la fondation. Chaque chose avait sa place. J'avais même indiqué mes soirées libres en gris clair, bien que j'aurais été incapable de dire ce que je comptais en faire.

À neuf heures trente, je devais rencontrer l'équipe chargée de l'ancien complexe industriel situé Rua da Junqueira, dont la fondation souhaitait ouvrir une partie au public. Mon exposition devait raconter la mémoire de ce lieu à travers des photographies, des témoignages enregistrés d'habitants et des cartes retraçant les transformations successives du quartier.

Je n'avais pas prévu qu'un architecte paysagiste deviendrait l'un de mes principaux interlocuteurs dans la construction de ce récit.

Et j'avais encore moins prévu que cet architecte serait Stefan Wilga.

Je suis arrivée à la fondation avec quinze minutes d'avance. Helena Carvalho m'a accueillie à l'entrée et conduite jusqu'à une salle de réunion où, sur une longue table, étaient disposés des plans de bâtiments, des photographies et des échantillons de matériaux.

— J'espère que tu as bien dormi, m'a-t-elle dit en anglais.

— Mieux qu'on ne pourrait l'espérer après une première nuit dans un endroit inconnu.

— C'est bon signe. Lisbonne demande généralement un peu de patience avant de commencer à vous considérer comme l'un des siens.

Helena était une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris coupés court, dotée d'une remarquable capacité à mener une conversation sans s'encombrer de politesses inutiles. Je l'avais appréciée dès notre première visioconférence. Elle ne m'avait pas demandé si mon projet artistique serait suffisamment séduisant pour les sponsors. Elle voulait savoir ce que les visiteurs ne devaient surtout pas oublier en quittant l'exposition.

Je lui avais répondu qu'une ville ne se résumait pas à ce qui subsistait sur les photographies.

J'avais maintenant l'intention de défendre cette idée.

— Stefan est déjà là, m'a annoncé Helena. Il examine la documentation du site.

Je me suis immobilisée sur le seuil.

Il se tenait près de la fenêtre, vêtu d'une chemise bleu marine aux manches retroussées. Devant lui, un plan était déplié sur la table, à côté d'une tasse de café. Lorsqu'il a levé la tête, son sourire s'est fait discret, presque officiel.

— Bonjour, Lidia.

— Bonjour, Stefan.

Helena nous a regardés avec intérêt.

— Vous vous connaissez ?

— Nous avons débattu d'un certain jardin il y a longtemps, ai-je répondu.

— Lidia avait raison sur un point, a ajouté Stefan.

J'ai haussé les sourcils.

— Un seul ?

— Je réfléchis encore au reste.

Helena a éclaté de rire et nous a invités à prendre place autour de la table.

Pendant la première demi-heure, tout s'est déroulé conformément à mes attentes. J'ai présenté le concept de l'exposition, dont le titre provisoire était « La ville écrite deux fois ». La première carte devait retracer l'histoire officielle du complexe : dates de construction, changements de propriétaires, fonctions successives des différents espaces. La seconde devait naître des récits de celles et ceux qui y avaient travaillé, habité le quartier et grandi.

Je voulais que les visiteurs puissent parcourir les lieux en écoutant les voix des habitants, découvrant ainsi combien de significations une même adresse pouvait recouvrir.

Stefan écoutait attentivement. Il ne m'interrompait pas, mais annotait son plan au crayon. J'ai remarqué que sa carte représentait principalement la cour, les passages et un petit jardin dissimulé entre les bâtiments.

Lorsque j'ai terminé, Helena lui a demandé son avis.

— Le projet de Lidia repose sur des bases très solides, a-t-il déclaré. Mais le parcours proposé traverse une partie de la cour qui ne devrait pas être ouverte au public pour le moment.

Je me suis tournée vers lui.

— Pourquoi ?

Il a fait glisser le plan dans ma direction.

— L'ancien bassin de rétention a été comblé, mais le sol doit encore être examiné. De plus, trois vieux arbres poussent à cet endroit, et leurs racines se trouvent exactement sous le cheminement prévu.

— Je ne propose pas de construire une autoroute. Il s'agit d'un passage piéton temporaire.

— Qui sera emprunté par plusieurs centaines de personnes chaque semaine.

— Si l'exposition rencontre du succès.

— Je suppose que c'est le but.

Son ton est resté calme, ce qui n'a fait qu'accroître mon irritation.

— Si nous faisons passer les visiteurs ailleurs, nous perdrons la partie la plus importante de notre récit. C'est précisément là que les ouvriers se retrouvaient pendant leurs pauses. J'ai déjà trois témoignages présentant cet endroit comme le centre de leur vie quotidienne.

Stefan s'est penché sur le plan.

— Je ne conteste pas l'importance de cet espace. Je remets en question la manière de le rendre accessible.

— Une distinction qui, dans les faits, conduit au même résultat.

— Pas nécessairement.

Helena nous a observés quelques instants, puis elle a refermé son carnet.

— Je vois que vous aurez de quoi discuter.

Je ne savais pas si cette perspective la réjouissait ou l'inquiétait.

Après la réunion, j'ai demandé à Stefan de rester. Les autres participants sont sortis, et la salle s'est remplie d'un silence à peine troublé par le bourdonnement lointain de la climatisation.

— Tu aurais pu me prévenir plus tôt, ai-je commencé.

— De quoi ?

— Du problème avec la cour.

— Hier soir ?

— Par exemple.

Il m'a regardée tranquillement.

— Hier soir, nous étions dans un tramway. Je ne savais pas encore précisément quel parcours tu envisageais.

— Mais tu savais que le terrain présentait des contraintes.

— Oui. Et je supposais que nous en discuterions pendant la réunion pour laquelle nous avions tous les deux été engagés.

Je ne pouvais pas lui donner tort sur ce point. Pourtant, quelque chose dans sa réponse continuait de me contrarier.

— Je dispose de six semaines, Stefan. Dans quatre semaines, une première version de l'exposition doit être prête pour une visite test. Je ne peux pas consacrer la moitié de ma résidence à négocier chaque mètre de parcours.

Il a posé les mains sur le bord de la table.

— Et moi, je ne peux pas signer une recommandation pour un itinéraire dont je ne suis pas capable de garantir la sécurité. Je ne le ferai pas, même pour toi.

Ces derniers mots ont résonné différemment. J'ai relevé les yeux.

— Même pour moi ?

— Précisément parce que je prends ton travail au sérieux.

Pendant un instant, je n'ai pas su quoi répondre. Je m'étais préparée à affronter un expert persuadé que sa discipline comptait davantage que l'art. Pas un homme capable de me refuser quelque chose sans chercher une seule seconde à diminuer mes compétences.

— Qu'est-ce que tu proposes, alors ? ai-je demandé.

— Que nous allions sur place ensemble. Que nous regardions ce qu'il est réellement possible de faire. Sans prendre de décisions uniquement à partir de deux cartes.

— Une visite du site est déjà prévue demain.

— Je sais. Mon nom figure au programme.

Je l'ai regardé avec méfiance.

— Tu connais mon agenda ?

— Je connais le calendrier du projet, Lidia. Pas ta vie privée.

Un sourire familier est apparu sur ses lèvres.

— Même si je dois avouer qu'hier soir, pendant un moment, elle m'intéressait davantage que le travail.

J'ai refermé mon dossier un peu plus bruyamment que prévu.

— C'est très pratique que tu saches séparer ces deux choses.

— Je n'ai jamais prétendu en être capable.

L'air entre nous a semblé devenir plus dense. Une seule phrase avait suffi à me rappeler sept années de silence, cette terrasse d'hôtel à Cracovie et sa main posée sur la balustrade tout près de la mienne.

— Stefan, je tiens à ce que nous travaillions bien ensemble.

— Moi aussi.

— Ce qui signifie que nous ne laisserons pas le passé compliquer ce projet.

Il a accepté mes paroles sans protester. Pendant quelques secondes, il a fait tourner son crayon entre ses doigts avant de le poser sur le plan.

— D'accord. Mais j'ai une condition.

— Je t'écoute.

— Quand nous parlons du projet, ne pars pas du principe que je m'oppose à toi simplement parce que je ne suis pas d'accord avec ta proposition.

J'ai ressenti un léger pincement de honte. C'était exactement ce que je venais de faire.

— Et ma condition, c'est que tu ne te retranches pas derrière les questions de sécurité lorsqu'il existe des solutions permettant de préserver le sens de l'exposition.

— C'est juste.

Il m'a tendu la main. Je l'ai serrée, légèrement amusée par le caractère cérémonieux de ce geste. Sa paume était chaude et rugueuse, mais il n'a pas retenu ma main une seconde de plus que ne l'exigeait notre accord.

— Encore une chose, ai-je ajouté.

— Je commence à craindre de négocier un contrat particulièrement désavantageux.

— Notre conversation d'hier dans le tramway ne signifie pas que tu peux désormais me traiter différemment des autres collaborateurs.

Il est redevenu sérieux.

— Je n'en ai jamais eu l'intention.

Il n'y avait aucune fierté blessée dans sa voix. Seulement une détermination que j'ai acceptée avec une facilité surprenante.

L'après-midi, j'ai rencontré Inês Ribeiro, la coordinatrice de la résidence. Elle avait un peu plus de trente ans, parlait rapidement et transportait dans son sac davantage de clés que je n'en avais jamais vu sur une seule personne. Elle m'a fait visiter les archives de la fondation et m'a présenté deux femmes âgées qui avaient accepté de partager leurs souvenirs de l'ancien complexe.

L'une d'elles, Teresa, y avait travaillé pendant vingt-sept ans.

— Tout le monde m'interroge sur les machines, m'a-t-elle dit lorsque nous nous sommes installées à une petite table. Personne ne me pose de questions sur le banc.

— Quel banc ?

— Celui sous l'arbre. C'est là que se prenaient les décisions les plus importantes. Qui allait changer de travail, qui allait se marier, qui avait besoin d'aide. Les responsables avaient leurs bureaux, et nous, nous avions notre banc.

J'ai noté ses paroles presque mot pour mot. J'ai soudain compris pourquoi je tenais autant à cette cour. Ce n'était pas un simple passage entre des salles d'exposition. C'était l'endroit où les histoires privées des habitants prenaient tout leur sens.

J'ai montré à Teresa une vieille photographie.

— C'était ici ?

Elle a rapproché la photo de ses yeux.

— Oui. Mais le banc se trouvait un peu plus à gauche. Sous le plus grand arbre.

J'ai indiqué l'emplacement sur une copie du plan. Exactement à l'endroit où Stefan avait délimité en rouge la zone à protéger.

Pendant plusieurs minutes, nous avons parlé des gens qui s'asseyaient sous cet arbre. Teresa m'a raconté que c'était là que son futur mari l'avait attendue après leur premier service ensemble. Il n'avait alors rien dit de particulier. Il lui avait apporté deux oranges, parce qu'il savait qu'elle avait oublié son déjeuner.

— Deux ans plus tard, nous nous sommes mariés, a-t-elle ajouté. Mais pas parce qu'il m'avait apporté des fruits. Parce que la fois suivante, il s'en est souvenu aussi.

Je suis rentrée à mon appartement avec ses paroles en tête.

Avant d'entrer dans l'immeuble, je me suis arrêtée dans une petite papeterie. J'ai acheté un nouveau carnet de croquis et quelques crayons. J'aimais commencer à travailler sur des pages vierges, même si je savais que certaines des meilleures idées naissaient précisément aux endroits où quelqu'un avait déjà laissé une trace.

Mon téléphone a vibré.

Un message de Stefan.

J'ai vérifié les relevés précédents. Demain, je te montrerai deux variantes d'accès à la cour. L'une d'elles pourrait permettre de conserver la vue sur le vieil arbre.

J'ai lu son message deux fois. Il aurait pu terminer sa journée à son bureau, estimant que le problème me

concernait avant tout. Au lieu de cela, il cherchait une solution.

Je lui ai répondu :

J'ai parlé à une ancienne employée. L'arbre est plus important que je ne le pensais. Je te montrerai son témoignage demain.

Sa réponse est arrivée presque immédiatement.

Dans ce cas, nous avons tous les deux une bonne raison de revoir nos premières hypothèses.

J'ai souri. Quelques instants plus tard, un autre message est apparu.

Encore une chose. Je connais un endroit à Lisbonne où l'on sert un café suffisamment corsé pour survivre à une conversation avec toi. L'invitation tient toujours, mais exclusivement en dehors des heures de travail.

J'ai fixé l'écran, essayant de comprendre à quel moment il avait réussi à m'inviter une première fois.

J'ai répondu :

Montre-moi d'abord tes deux variantes. Ensuite, je déciderai si tu as mérité ton café.

J'ai posé mon téléphone sur le plan de travail de la cuisine.

Quelques minutes plus tard, debout devant la fenêtre ouverte, j'ai réalisé que je n'avais toujours pas vérifié la réponse d'Helena concernant notre entretien de la semaine suivante au sujet du poste.

Cela ne me ressemblait absolument pas.

J'ai allumé mon ordinateur et confirmé le rendez-vous. Puis j'ai ouvert mon calendrier pour y ajouter une visite aux

archives. À côté de la visite du site prévue le lendemain figuraient déjà deux noms.

Lidia Ostrowska.

Stefan Wilga.

Pendant sept ans, ils avaient appartenu à deux histoires distinctes. Ils apparaissaient maintenant côte à côte dans une même case, sur la carte d'une ville qui devait signifier quelque chose de différent pour chacun de nous.

Je ne voulais en tirer aucune conclusion.

Mais lorsque j'ai refermé mon ordinateur, je savais que j'attendrais le lendemain matin pour des raisons qu'aucun calendrier ne pouvait contenir.

Chapitre 2 - Des limites tracées au crayon

Stefan m'attendait devant l'entrée de l'ancien complexe, deux gobelets de café à la main et un plan roulé sous le bras.

Il était neuf heures quinze. L'air était encore frais et la large rue menant vers le fleuve commençait à peine à se remplir de voitures. Au-dessus du muret entourant le complexe se dressaient les cimes d'arbres que je n'avais pas remarqués sur les photographies récentes.

— Je ne savais pas comment tu prenais ton café, a-t-il dit en me tendant un gobelet. Alors j'en ai pris un noir. Si tu n'aimes pas, je le reprends.

— Noir, c'est parfait.

— Bien. Première crise évitée.

J'ai accepté le café en essayant de ne pas sourire trop largement. Il portait un pantalon clair et une chemise d'un vert discret. Il paraissait plus détendu que la veille, sans être moins professionnel.

— J'ai quelque chose pour toi, ai-je annoncé.

J'ai sorti de mon sac un extrait imprimé de mon entretien avec Teresa. Stefan l'a lu sans se presser, s'attardant sur le passage décrivant le banc sous l'arbre.

— Cela change notre manière d'envisager cet endroit, a-t-il constaté.

— Exactement.

— Tu n'as pas forcément besoin de faire passer les visiteurs au milieu de la cour. Ce qui compte, c'est qu'ils comprennent pourquoi elle était importante.

— L'un n'exclut pas l'autre.

— Nous verrons.

Je n'ai pas répondu. Je commençais à comprendre que son obstination ne consistait pas à défendre sa première idée coûte que coûte. Stefan refusait simplement de prendre une décision avant d'avoir examiné le problème dans son ensemble. C'était une qualité à la fois agaçante et difficile à contester.

À la grille, Miguel, l'administrateur du site, nous a accueillis. Il a ouvert le lourd battant métallique et nous a conduits dans le premier bâtiment. L'intérieur sentait la poussière, le bois et l'humidité que les vieux murs avaient absorbée au fil des années. Les rayons du soleil traversaient les hautes fenêtres, illuminant les particules de poussière suspendues dans l'air.

Nous avons traversé une halle vide où subsistaient sur le sol les marques des anciens postes de travail. J'ai imaginé les voix des ouvriers, le bruit des machines, les courtes conversations pendant les pauses. C'était exactement ce que je cherchais : un moyen de rendre à cet espace sa présence humaine sans faire semblant de pouvoir remonter le temps.

Stefan s'est arrêté devant la porte donnant sur la cour.

— C'est ici que les choses se compliquent.

Nous sommes sortis.

La cour était plus grande que ne le laissaient supposer les plans. En son centre poussait un vieil arbre à la large

couronne, entouré de fragments de pavage et de vestiges de murets. À un endroit, le sol présentait un affaissement nettement visible.

Stefan m'a indiqué la zone signalée dans la documentation.

— Sous cette partie se trouve l'ancien bassin. Nous ne savons pas encore s'il a été correctement comblé. C'est pourquoi nous ne pouvons pas y aménager de passage public sans effectuer des études complémentaires.

Il s'est accroupi au bord d'un ancien chemin pavé et m'a montré des fissures.

— Tu vois ? Cette ligne n'est pas là par hasard. Le sol ne réagit pas de la même manière de chaque côté.

Je me suis agenouillée près de lui pour mieux examiner les fissures. J'ai senti l'odeur de la terre réchauffée par le soleil et celle de son eau de Cologne, à peine perceptible sous l'arôme du café.

— Et si nous installions une plateforme légère ? ai-je demandé.

— C'est envisageable. Mais nous devons d'abord savoir sur quoi elle reposerait.

— Tu parles encore comme si tu voulais bloquer tout le projet.

Il a tourné la tête vers moi.

— Lidia, regarde-moi.

Je l'ai fait à contrecœur.

— Je n'essaie pas de te retirer quoi que ce soit. Je veux que les gens puissent encore venir ici dans dix ans. Si nous abîmons les racines ou si nous ignorons l'état du terrain,

nous perdrons quelque chose qu'il sera impossible de recréer.

Il n'avait pas élevé la voix. Il parlait avec une telle conviction que j'en ai momentanément oublié la réponse que je préparais.

— Et si nous nous concentrons trop sur la préservation, personne ne découvrira l'histoire de cet endroit, ai-je répliqué plus doucement.

— C'est précisément pour cela que nous sommes ici tous les deux.

Il s'est relevé et m'a tendu la main. Cette fois, je l'ai acceptée sans réfléchir. Il m'a aidée à me redresser sur le sol irrégulier, puis s'est écarté pour me laisser examiner l'arbre.

Pendant l'heure suivante, nous avons parcouru le site en comparant les plans à la disposition réelle des passages. Stefan indiquait les zones nécessitant des études, tandis que je photographiais les traces laissées par les anciens usages des lieux. Nous avons été plusieurs fois en désaccord sur le parcours, mais nos échanges ont progressivement changé de nature. Au lieu de défendre chacun nos idées, nous avons commencé à chercher comment les associer.

Près du mur ouest, nous avons découvert un passage étroit menant à une petite terrasse surélevée.

— D'ici, on voit toute la cour, ai-je remarqué.

Stefan a consulté son plan.

— Et le sol est stable de ce côté. C'est une partie de l'ancienne voie de service.

Je me suis approchée de la balustrade. L'arbre se trouvait presque exactement en face de nous. De cet endroit, on pouvait voir non seulement sa couronne, mais aussi l'emplacement où, selon Teresa, se dressait autrefois le banc.

— Nous pourrions installer un enregistrement ici, ai-je suggéré. La voix de Teresa. Son récit sur les gens qui se retrouvaient sous l'arbre.

— Et laisser la cour elle-même presque intacte.

— Pas complètement. J'aimerais matérialiser au sol l'ancien emplacement du banc. Peut-être avec de la lumière, sans intervenir sur le revêtement.

Stefan a hoché la tête.

— Ça mérite d'être étudié.

J'ai éprouvé une satisfaction bien plus grande que celle procurée par un simple compromis professionnel. Non parce que j'avais gagné. Pour la première fois depuis nos retrouvailles, j'avais l'impression que nous étions réellement en train de créer quelque chose ensemble.

Avant midi, nous sommes retournés à la fondation, où Helena nous attendait. Nous lui avons présenté une première variante du parcours et expliqué quelles informations restaient à obtenir.

— Alors, nous avons une solution ? a-t-elle demandé.

— Nous avons une direction, a répondu Stefan. Il nous faut une expertise du sol et un accord sur les modalités d'installation des équipements.

— Ainsi que l'autorisation d'utiliser les enregistrements des habitants dans cette partie de l'exposition, ai-je ajouté.